

THÉÂTRE

1ère SUISSE

Texte, mise en scène et jeu
Marie Brassard

Composition musique et son, interprétation live Alexander MacSween
Lumières, composition musique et son, interprétation live

Mikko Hynninen

Scénographie Simon Guilbault

Dramaturgie Daniel Canty

Film 16mm Karl Lemieux

Assistante scénographie

Julie Measroch

Direction technique

Christian Gagnon

MARIE BRASSARD

L'INVISIBLE

La Comédie de Genève

Ve 29, sa 30 août 21h, di 31 août 18h

CHF 33 (tarifs réduits 22 / 15)

Coproduction Festival TransAmériques, La Bâtie - Festival de Genève, PuSh International Performing Arts Festival (Vancouver), Wiener Festwochen (Vienne), Théâtre Français du Centre National des Arts (Ottawa), Harbourfront Centre/ Toronto

Accueil en collaboration avec la Comédie de Genève

Ce spectacle a bénéficié d'une résidence de création à l'Usine C, Montréal et à Theater Chur.

Les oreilles de ceux qui l'ont vue à La Bâtie 07 résonnent encore des stupéfiants timbres de voix dont elle est capable. Grâce à un musicien qui filtre et transforme les sons, Marie Brassard passe instantanément d'un personnage à un autre, d'un univers à un autre, d'une émotion à une autre. Elle revient aujourd'hui avec une nouvelle création où le son et la musique sont traités comme de véritables personnages : *«L'invisible est un monde à géographie impossible. Je m'y aventure aveugle, guidée par des esprits aveugles. Je vais aller là, je vais perdre le contrôle et devant vous je vais tomber. Défier la logique me semble à ce moment, à mon avis, une aventure nécessaire, sinon, l'histoire va sûrement se répéter. Et il est ici question d'abattre les cloisons et d'aller voir de l'autre côté, là où les histoires sont peut-être irracontables.»* La promesse d'une jonglerie virtuose avec les frontières de la réalité.



La Bâtie
FESTIVAL DE GENÈVE
www.batie.ch 29 août au 13 sept 08

Contact presse
Sarah Margot Calame - sarah.margot@batie.ch
tél : +4122 908 69 52 - mob : +4178 756 25 48



L'INVISIBLE

«Le projet prend sa source dans deux histoires à première vue indépendantes.

- *Les impressions fortes laissées par mes premières visites à Berlin en 1990*

En 1989, avait lieu la chute du mur de Berlin. Quelques années plus tard, à part quelques sections de ce mur conservées comme symbole historique et attraction touristique, toutes traces de l'emplacement de celui-ci étaient effacées des cartes de la ville. Pendant des années, les Berlinois soucieux d'enterrer à jamais ce symbole chargé des souffrances engendrées par les conflits du passé se sont appliqués à faire disparaître les fantômes de ce «Mur de la Honte».

Depuis quelque temps pourtant, sur les cartes de la ville, le fantôme du mur réapparaît. Le tracé qu'il dessinait autrefois est de nouveau présent.

Berlin a été la source d'inspiration initiale qui a nourri le contenu et la forme du *Polygraphe*, une des toutes premières pièces élaborée en collaboration avec Robert Lepage à la fin des années 80, qui fut créée juste un peu plus d'un an avant la chute du mur.

La création de ce spectacle a été et demeure pour moi une des expériences professionnelles les plus fascinantes qu'il m'ait été donné de vivre. À la source de la création, il y avait cette métaphore du mur. Le mur de Berlin qui divisait alors l'est de l'ouest du monde ; poétiquement, le mur entre la vérité et le mensonge, entre la fiction et la réalité, entre la vie et la mort. Nous avons commencé à créer cette pièce, qui m'est très chère, tout juste après ce discours de Gorbatchev, qui, introduisant alors l'idée de la transparence ou « Glasnost », évoquait la possibilité de la destruction de ce mur, possibilité qui à l'époque où ce discours était prononcé semblait improbable. Pourtant, l'impossible allait se produire et le mur s'effondrait, par hasard tout juste après la création de la première version du *Polygraphe*, nous incitant Robert et moi à revisiter la pièce en enrichissant notre propos grâce à la destruction de ce symbole puissant de la guerre froide.

Cette création allait nous mener à cet endroit même, à Berlin, au milieu de l'année 1990, alors que le mur se tenait toujours péniblement debout, à moitié détruit avec enthousiasme à coup de pioches par les touristes et habitants de la ville. Ceux-là voulaient peut-être par ce geste disséminer les débris de ce mur aux quatre coins du monde, pour que jamais personne ne puisse le reconstruire.

Le mur est maintenant disparu depuis presque vingt ans. J'ai envie de re-visiter les métaphores qu'il inspire, à la lumière de notre temps présent.

- *JT Leroy, écrivain inventé*

Cette histoire du mur sera juxtaposée à celle d'une anecdote plus récente, de la découverte d'une imposture fabuleuse dans le monde de littérature révélée l'année dernière grâce à la perspicacité d'un journaliste du New York Times. James T. Leroy, devenu à un très jeune âge et à une vitesse fulgurante, écrivain culte de la littérature américaine, devint à la fin des années quatre-vingt-dix un de mes héros, le jour où j'ai fait la lecture de son premier roman intitulé *Sarah*.

Personnage androgyne travesti et masqué sur la plupart des photographies circulant à l'époque, Leroy se réclamait d'un passé sordide, une enfance qu'il passa, élevé comme une fille, aux côtés de sa mère, prostituée au service des camionneurs le long des routes de l'Amérique.

À la fin de son adolescence, il fut «adopté» par un couple américain, Laura Albert et Geoffrey Knoop, respectivement lead singer et guitariste du band rock Thistle LLC, qui voulurent aider leur protégé à développer ses dons fulgurants d'écrivain.

Il fût découvert récemment que l'auteur était un être fictionnel, créé par Laura Albert avec la complicité de son mari et de la sœur de celui-ci, Savannah Knoop. Le personnage mythique a

«vécu» pendant quelques années, puis, mort sans être mort, il a laissé dans le deuil plusieurs personnalités du monde de la musique, du cinéma et de la littérature, qui furent d'une manière ou d'une autre, professionnellement ou intimement, liées à la créature et bernées par celle-ci. Ce personnage devient donc, à l'inverse du mur détruit et de ses morceaux disséminés, la construction érigée par la somme d'êtres différents, associés pour former un individu.

Depuis la formation de la Compagnie Infrarouge, j'ai signé en tant qu'auteur et metteur en scène trois spectacles dont je suis également l'interprète (dans le cas de *La Noirceur*, en compagnie de l'acteur Guy Trifiro).

Dans ces pièces, j'ai continué d'explorer les possibilités offertes par l'utilisation de la technologie en relation au son. Ce travail, réalisé en étroite collaboration avec des compositeurs (Michel F. Coté et Alexander MacSween, principalement), visait à donner à l'aspect sonore une place royale, celui-ci devenant un outil indispensable à la création de paysages inusités ainsi qu'à l'invention de personnages multiples, de genres et d'âges divers, s'exprimant avec leur voix à travers un corps d'acteur unique. Cette exploration du travail du jeu d'acteur où ce que le spectateur voit ne correspond pas toujours à ce qu'il entend, créé une sorte de dichotomie poétique, riche de sens et inspirante, et j'ai envie de continuer à explorer ce langage mais d'une manière plus musicale, dans le projet dont il est ici question, en collaborant avec Messieurs Hynninen et MacSween.

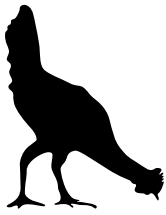
La collaboration nouvelle de M.Hynninen, artiste Finlandais qui créé des installations de son et lumière magnifiques, me permettra d'explorer aussi la nature de la lumière, qui a le pouvoir de faire apparaître et disparaître les choses et le monde.

À partir de ce double point de départ, je veux visiter les thèmes de la disparition, de l'invisible, de l'apparition et jongler avec l'idée d'une réalité complexe et de la nature fragile de ce que nous aimons appeler la réalité.»

Marie Brassard

Créer L'Invisible, pour Marie Brassard, c'est un peu comme accepter l'éventualité d'une chute. *«Pour moi, dit-elle, c'est une toute nouvelle aventure. Comme il est question d'esprits dans le spectacle, de choses qu'on ne peut pas voir, j'ai l'impression d'être une aveugle guidée par des esprits qui sont, eux aussi, aveugles. En m'aventurant dans ce territoire invisible où il n'y a pas de géographie et où je me rends à l'aveugle, je me dis que je vais probablement tomber.»*

Puis, après une brève pause, elle ajoute: *«Je trouve qu'il y a quelque chose de beau dans ce geste-là: accepter qu'on va tomber et que des gens vont être là pour nous regarder tomber. Quand je dis tomber, je ne l'entends pas au sens de se casser la gueule, mais bien dans le sens de la chute, cet instant entre le moment où l'on est debout et celui où l'on va tomber, entre celui où l'on est en contrôle et celui où l'on va perdre le contrôle.»*



MARIE BRASSARD

Pendant plusieurs années, la carrière de Marie Brassard a été étroitement liée à celle du metteur en scène Robert Lepage. Au sein d'équipes de créateurs, sous sa direction, elle a conçu et interprété plusieurs créations au théâtre et au cinéma, entre autres, *La Trilogie des Dragons*, *Le Polygraphe*, *Les sept branches de la Rivière Ota* et *La géométrie des miracles*.

Dans le cadre du Festival de Théâtre des Amériques, à Montréal en juin 2001, amorçant ses premières explorations de la technologie relative au son, elle créait son premier solo, *Jimmy créature de rêve*. Comédie noire à caractère surréaliste, la pièce qui a connu un énorme succès a depuis été présentée dans plusieurs villes d'Europe, d'Amérique et d'Australie, et à Genève, en exclusivité pour La Bâtie 2007.

C'est en 2001 également, qu'avec le scénographe Simon Guilbault et l'administrateur Michel Bernatchez, Marie Brassard fondait la compagnie de production Infrarouge dont elle assume la direction artistique. La compagnie s'est donné pour mandat de promouvoir la recherche et l'exploitation de nouvelles manières de créer le théâtre grâce à l'intégration de nouvelles technologies et à la collaboration avec des artistes de disciplines et origines diverses.

En juin 2003, accompagnée du musicien Alexander MacSween, de l'artiste française Cécile Babiolle, l'acteur Guy Trifiro, l'éclairagiste Eric Fauque et le scénographe Simon Guilbault, elle créait un spectacle s'articulant autour des thèmes de la promotion immobilière, de l'exploitation et de l'amitié, intitulée *La Noirceur*.

Son nouveau spectacle solo intitulé *Peepshow* a été créé avec le musicien compositeur Alexander MacSween en anglais à Toronto en mai et en français en juin 2005 à Montréal. Il a depuis été présenté dans plusieurs villes d'Europe et fait grande impression lors de sa venue à La Bâtie 2007.

ALEXANDER MACSWEEN

Né en 1964 à Montréal ce musicien, compositeur et concepteur sonore a participé à de nombreux projets de film, danse et théâtre, notamment avec Louise Bédard, Interlude T/O, Ginette Laurin, Robert Lepage, Montréal Danse, José Navas et T.r.a.n.s.i.t.s.c.a.p.e, ainsi qu'avec Marie Brassard dans ses créations, *La Noirceur* et *Peepshow*. Utilisant divers moyens technologiques, il intègre fréquemment dans ses compositions un travail sur la voix humaine. Ce travail l'a amené à être invité à donner des stages de formation dans des centres technologiques en France et en Belgique. Alexander McSween est également très actif comme batteur, naviguant entre les mondes de la musique rock, électronique et celui de l'improvisation. Il s'est produit avec Paolo Angeli, Bionic, Tim Berne, Michel F. Côté, Frank Gratkowski, The Nils, Sam Shalabi et Martin Tétréault. Il joue actuellement dans la formation Foodsoon, avec Bernard Falaise et Fabrizio Gilardino. Au mois de juin 2006 il a créé sa première installation sonore, *Calice*, pour le festival CitySonics, à Mons, Belgique.

SIMON GUILBAULT

Simon Guilbault oeuvre principalement au théâtre où il crée plusieurs scénographies pour différentes oeuvres québécoises originales. Il a réalisé entre autres des scénographies pour Dominic Champagne (*La Caverne*), Claude Poissant (*Unity 1918* et *Louisiane Nord*) et il a créé un environnement scénographique pour la musicienne Jorane lors de la tournée /16mm/ en 2001. Il est également coscénographe avec David Gaucher de l'exposition muséographique *Les Génies del amer* qui après avoir été présentée au Musée national des Beaux-Arts du Québec en 2001 était reprise au Musée national de la Marine à Paris en 2003 et au Australian National Maritime Museum de Sydney en 2005. A Paris en 2004, il a participé au Festival des Architectures vives avec l'installation scénographique intitulée *Bubble-ville*.

Simon Guilbault a déjà collaboré sur quatre spectacles de Marie Brassard, dont *Peepshow*.

LA PRESSE SUR MARIE BRASSARD

«Elle est au coeur de nos songes. Depuis qu'on la vue mardi dans *Jimmy, créature de rêve*, la Québécoise Marie Brassard nous escorte. A l'origine de cet envoutement, sa performance au Théâtre Saint-Gervais à Genève, dans le cadre de La Bâtie - Festival de Genève. (...) Marie Brassard est de la tribu des surréalistes : ses songes sont sa toile et on a hâte d'en être victimes.»

Alexandre Demidoff, Le Temps, 7 septembre 2007

«Vive la Québécoise libre! Marie Brassard, comédienne polymorphe, bondit hors des sentiers balisés pour s'inventer des terres théâtrales inconnues. Pour mieux saisir la part la plus intime de ses personnages, Marie Brassard joue des voix et des atmosphères en «bidouillant» des sons. (...) «J'aime les gens qui essaient des choses, même si ce n'est pas toujours probant, conclut-elle. Il faut faire en sorte que le théâtre soit riche de caractéristiques qui lui sont propres. Il y a quelque chose à conserver de l'art du théâtre ancien, et quelque chose à inventer du théâtre du futur, pour qu'il reste pertinent et vivant»

Lionel Chiuch, Tribune de Genève, 8 septembre 2007

«Marie Brassard est une ensorceleuse. Elle envoûte au premier regard, au premier mot. Sa voix posée, douce, ronde nous hypnotise. Ses histoires nous soulèvent. Quel charme! On la suivrait n'importe où. Dans son récent *Peepshow*, elle s'avance seule au milieu de la scène, chevelure blonde, lunettes noires, manteau rouge. Elle transporte encore avec elle une horde d'êtres singuliers, des femmes d'âge mûr, des gamins, des homosexuels et quelques loups-garous qui ne surgissent qu'un moment. (...) En misant presque essentiellement sur sa voix pour les faire exister, la comédienne nourrit une belle ambiguïté: les incarne-t-elle tous ou ne les porte-t-elle pas, plutôt, tous en elle?»

Ici Montréal, 2005

«Spectacle de l'infiniment intime, ce *Peepshow* est une petite chose étonnamment puissante. Petite femme, petit Chaperon rouge sur fond noir. Petits drames, petites illusions. Petits contes des fantasmes presque ordinaires, au jour le jour. Petits récits de petites nuits et de petits jours. Petites voix polymorphes. Petits cris. Pendant une petite heure... On ne peut sortir de l'expérience que brouillé, haché menu.»

Le Devoir, 2006



Trois ans après *Peepshow*, Marie Brassard revient dans le giron du FTA pour créer *L'Invisible*, une oeuvre qui devrait à la fois prolonger et renouveler sa démarche. (...)

Au milieu d'une toile immense

Berlin, la ville aux deux hémisphères, les ectoplasmes, ces émanations visibles des corps des médiums, et le canular littéraire autour de JT LeRoy, cet écrivain inventé par une femme qui cherchait le moyen d'être publiée, fournissent à Marie Brassard les sources d'une réflexion sur l'art et la création. «*Quand je commence, c'est comme si je me retrouvais au milieu d'une toile immense. J'essaie de prendre des choses qui, de prime abord, n'ont rien à voir les unes avec les autres. Je me retrouve alors face à un casse-tête, un véritable chaos. Cette méthode, c'est le seul moyen que j'ai trouvé de ne pas recommencer ce que j'ai déjà fait.*»

Ainsi, en cours de route, la créatrice ne se gêne pas pour remettre en cause sa matière première, pour s'en distancier. «*Je ne crois pas que ce soit un spectacle sur le mur de Berlin, lance Brassard, pas plus que sur JT LeRoy ou sur les ectoplasmes. Tout ça m'a amenée à un autre niveau, dans une voie où j'avais très envie de m'engager. J'avoue que l'objet qui en résulte est peut-être plus abstrait que ce que j'ai fait auparavant. Je me sens très privilégiée d'avoir des artistes qui acceptent de me suivre dans ce type d'aventure.*»

Les téméraires en question, ce sont le Finlandais Mikko Hynninen et les Québécois Alexander MacSween et Simon Guilbault. Avec eux, Brassard s'est employée à faire résonner des voix spectrales, à rendre visible l'invisible. «*L'environnement - le décor, les éclairages et la musique - a été conçu comme s'il s'agissait d'un organisme vivant. Alors ça bouge constamment, parfois très subtilement, mais il y a toujours un mouvement, comme si tout ça était continuellement habité par un esprit.*»

Dans l'angoisse qui précède un soir de première, Brassard semble trouver autant de douleur que de stimulation. «*Je travaille jusqu'à la toute dernière minute. Ce que je vais présenter le soir de la première, ce ne sera pas un spectacle répété ou rodé. Je dirais même que ce sera probablement la première fois qu'il sera présenté dans cette forme-là. Pas besoin de vous dire que je ressens un vertige immense. En créant, je vis des émotions très fortes. Parfois, j'ai l'impression que je vais mourir. Mais, en même temps, j'ai le sentiment extrêmement puissant d'être vivante.*»

Christian Saint-Pierre, Voir, 29 mai 2008